

ment d'un de ses spectacles les plus réussis, *Winter's Tale*, de Shakespeare. Le compositeur, M. Ake Nygren, a su dans cette petite suite de scène constituée d'un prélude, chants, danses et chœurs, saisir toute la fraîcheur que cette féerie porte en elle et que M. Malmquist avait su faire revivre grâce à une harmonie générale pleine de candeur et de tendresse, et qui aurait pu être signée par Jacques Copeau.

Pierre GUILLET.

La Musique et le Peuple

Chaque jour davantage, nous constatons d'une façon plus évidente l'importance et l'actualité de notre enquête. De très nombreuses marques de sympathie nous parviennent de toutes les parties du monde, ce dont nous nous félicitons tout en déplorant que ce soit précisément en France que notre appel semble avoir trouvé le moins d'échos. Telles que nous les posons, ces questions concernent cependant très particulièrement la France, et, d'un certain point de vue, le fait qu'on semble moins s'en préoccuper qu'ailleurs, nous entraîne à persévérer bien plutôt qu'à renoncer à une initiative dont l'utilité s'avère plus immédiate chez nous que dans les pays où l'esprit du public et celui des professionnels est déjà orienté vers l'aspect social de la culture artistique.

Est-ce à dire que nous ayons des raisons de désespérer pour nous? Certes non. Notre enquête nous a, d'ores et déjà, apporté d'innombrables preuves que ces questions s'introduisent dans les esprits, à défaut de s'immiscer dans les mœurs. Les choses changeront, le jour où l'idée d'union, de travail en commun, d'entente, aura prévalu à un ensemble chaotique et centrifuge d'initiatives isolées et privées.

Des raisons toutes matérielles nous ont empêché jusqu'ici de classer les documents reçus, de trier l'abondant courrier qui nous est parvenu, de faire le point et d'envisager les solutions pratiques que nous pourrions avoir à formuler pour remédier à la dispersion des efforts. Avant tout, il faudra écarter de nombreuses suggestions, des documents de toutes sortes mais qui ont le but commun de nous égarer dans des routes parallèles, de toucher à des points, certes intéressants et actuels en eux-mêmes mais qui nous éloignent plus qu'ils ne nous rapprochent du but poursuivi.

Puis, forts d'une documentation mise en ordre matériel et logique, il nous restera à tenir au courant nos lecteurs des résultats de notre enquête et d'étudier enfin les leçons qu'on peut en tirer. Notre réinstallation et les modifications apportées à l'administration de la *Revue Musicale* ne nous ont pas laissé le loisir de procéder à ces divers travaux.

Cependant, se basant sur une impression encore superficielle, nous sommes en droit d'être optimistes. Plusieurs organisations fonctionnent et servent, de la façon la plus généreuse et la plus opportune, la cause que nous défendons; d'autres sont à l'étude — de toute part, on nous signale et nous envoie des articles, des brochures, des publications périodiques qui étudient, sous ses divers aspects, la question des rapports de la musique et du peuple et celle de l'éducation musicale.

Parmi tant d'opinions émises, tant de problèmes soulevés et de solutions pro-

posées ou essayées, nous avons très particulièrement retenu le magnifique article de Georges Duhamel paru en tête du *Mercur de France* du 1^{er} janvier, dans lequel notre illustre confrère envisage avec la plus pénétrante lucidité le rôle d'une revue dans l'époque que nous vivons, ce qu'elle peut apporter à ses lecteurs, l'évolution qu'elle doit suivre pour conserver le rôle spirituel qu'elle s'était assignée.

Ce que fut le *Mercur de France* pour une école littéraire, pour un moment de l'évolution intellectuelle de la France, la *Revue Musicale* l'a été dans son domaine. L'examen de conscience, la profession de foi et ce clair jugement, incisif et profond avec lequel Duhamel fait le point, toute cette mise en place des valeurs, cette discipline et cette critique de l'action telle que peut l'exercer une Revue, nous pouvons nous les approprier et, les méditant, chercher à nous en inspirer et à en adopter les tendances.

La similitude de nos points de vue et des circonstances morales que nous rencontrons de part et d'autre, nous incitent à reproduire quelques fragments de cet article, parmi ceux qui accusent avec le plus d'évidence l'analogie de nos positions stratégiques, en même temps qu'on y trouvera, magnifiquement exposées, les données essentielles du problème dont nous nous occupons ici.

« Il est évident que, pendant tout le xix^e siècle, les écoles littéraires se sont succédé, comme les générations, chacune apportant ses vertus et ses doctrines, chacune s'effaçant à son heure devant l'afflux de forces et de formules nouvelles. C'était, somme toute, un rythme normal, en un temps de civilisation normale.

« L'époque où nous vivons n'est plus telle. La crise qui secoue le monde n'est pas une crise économique ou politique ou sociale. C'est une crise de civilisation. Tous les problèmes resurgissent et montrent des visages inquiétants. Les problèmes de la culture sont et doivent être au premier rang de nos soucis. De nouveaux moyens d'informer, de divertir et d'instruire les peuples sont apparus dans le monde et ne laissent pas d'obtenir la faveur des multitudes. Ce que valent ces moyens nouveaux, l'avenir le dira ; mais qu'ils aient bouleversé les coutumes et les supputations de l'intelligence, il faut reconnaître que c'est indéniable. Je suis fermement persuadé que ces nouveaux systèmes d'information, de divertissements et, si l'on veut, d'instruction, doivent faire l'objet d'une sévère et attentive critique et je vais le répétant avec insistance ; mais, dès maintenant, il nous faut compter avec les effets de cette révolution morale. La chose imprimée n'est plus le seul véhicule de l'esprit. Le livre est menacé dans son empire. Il est tout à fait possible qu'avant un demi-siècle le livre ne soit plus rien pour la multitude et qu'il soit réservé à l'usage d'une très petite élite lettrée. Pour conserver encore un peu de temps la faveur du public, la presse, dans son ensemble, va de capitulations en capitulations ; elle épargne au « lecteur » presque tout effort de lecture. Coupés en deux ou trois tronçons, les articles substantiels sont dissimulés honteusement parmi les illustrations et les manchettes ostentatoires. Les magazines évoluent dans le même sens. Les hebdomadaires, qui admettent des textes d'une certaine ampleur, sont presque fatalement entraînés par le même courant. Ils suivent et suivront le destin des journaux.

« Quelle figure font les revues, dans cette panique ? Elles résistent de leur mieux, mais elles sont peu nombreuses. Le temps n'est plus où, chaque semestre, un groupe d'écrivains se formait pour fonder une revue littéraire. Quelques jeunes poètes s'y

efforcent encore, petitement, au prix de cruels sacrifices. Le papier est cher. L'impression est chère, et la ferveur du public est très faible, son attention sollicitée et distraite de mille manières. La vie d'une revue exige non seulement de l'argent, mais encore beaucoup de travail et surtout de la foi, de l'amour, un désintéressement presque parfait.

« Certains observateurs du monde moderne ne manqueront pas de conclure que le monde se transforme en effet et que les revues n'ont qu'à disparaître. Je persiste à croire que ce serait un grand malheur. Les revues correspondent à une forme d'activité intellectuelle qui me semble plus que jamais nécessaire dans le désordre contemporain. Un certain effort de pensée continue, de méditation créatrice, d'étude active ne trouve à se manifester qu'à la faveur des dernières revues littéraires. Le livre est trop volumineux et trop lent. Le journal est trop bref et trop furtif. Certaine façon d'examiner, de critiquer les événements, les hommes, les ouvrages exige la revue, véhicule naturel d'une pensée vigilante, d'une pensée qui ne résigne pas sa mission.

« La disparition d'une revue littéraire, à l'heure actuelle, serait un malheur pour l'intelligence menacée dans son exercice et dans ses truchements. Il n'est plus question d'école, d'ailleurs il n'y a plus d'école. Il n'y a plus qu'une seule cause, celle de l'esprit libre qui garde ses trésors et défend ses positions.

« Nous n'avions aucune raison de modifier l'aspect de notre revue, ni son dispositif ordinaire. Ce n'est pas par des transformations extérieures qu'une revue se modernise, c'est par l'âme. Au surplus, le mot « moderniser » mérite lui-même un commentaire : le *Mercury* se modernise à mes yeux quand il aborde hardiment les problèmes des temps modernes et non en cédant aux engouements de l'heure ».

Il y a, dans ces lignes, plus et mieux, qu'une simple analogie de points de vue. Nous y trouvons un exemple en même temps qu'un encouragement, tant il est précieux de sentir, sur une route parallèle, un voyageur qui s'achemine vers un même but, qui a la certitude de l'atteindre par quelque autre point.

Un seul et même problème : celui de la culture ; deux conceptions voisines pour le résoudre et qui, l'une et l'autre, légitiment le rôle d'une Revue soucieuse de se maintenir dans la sphère où elle s'est rangée durant les années de prospérité, tout en s'adaptant aux nécessités sociales et psychologiques du moment.

On nous reprochera de nous entêter à satisfaire une élite. Mais notre espoir n'est-il pas précisément d'étendre cette élite, de la renouveler ? L'erreur ne saurait être dans notre parti pris de ne pas déchoir, mais dans un aveugle entêtement à croire dans la permanence d'un groupe qui composa naguère l'élite et qui — bien que nous n'y puissions rien — s'est désagrégé.

L'hermétisme, les mille formes d'une curiosité qui s'exerçait sur un tout petit domaine de l'activité artistique et qui ne portait que sur quelques sujets, quelques personnalités, tout ce qui constitua le bon ton de naguère a perdu son apparence de réalité.

Nous ne le savons que trop : la nouvelle élite, cette sélection du public qui en est la conscience, le guide, et la force vitale, n'a qu'une existence virtuelle. Elle boëit présentement à des impulsions contradictoires et obscures. Notre rôle n'est

pas de refléter ses opinions, mais d'aider à ses recherches, de favoriser et de satisfaire sa curiosité.

Il ne s'agit ni d'éclectisme ni de tiédeur, mais d'objectivité. Les problèmes actuels sont moins des problèmes de goût que de tendance, il s'agit de savoir le sens que les uns et les autres donnent à la musique, à quelle fin ils la font servir, ce qu'ils lui demandent et la façon dont ils l'envisagent. Tous s'accordent à désirer qu'elle réponde aux aspirations d'un plus vaste auditoire et surtout d'un public nouveau.

En dernière analyse, la musique n'est pas appelée à se modifier sensiblement dans son essence, et ce n'est qu'une affaire de nuances et de présentation. L'objet de notre effort porte donc bien davantage sur le recrutement de ce public encore épars et inorganisé, sur sa formation, son éducation, que sur la forme artistique qui lui conviendra. Artistiquement, deux seuls points sont essentiels : d'une part, sauvegarder ce que le passé nous a légué de meilleur, de plus universel, de plus humain et de plus parfait, et, d'autre part, veiller à ce qu'on n'use ni de compromis ni de concessions pour établir les lois artistiques de l'avenir. En fait, un problème domine tous les autres : nous devons, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, défendre l'idée que la simplification du langage et de la technique ne signifie pas qu'ils doivent se vulgariser, se banaliser. Nous devons soutenir toutes les tentatives qui trahissent une volonté d'être vivant et deguerroyer contre les diverses formes de l'académisme et du passéisme. On ne répondra jamais à des interrogations nouvelles en usant de procédés et de lieux communs qui sont périmés. Flatter l'incurie spirituelle d'un public non éduqué, lui donner en pâture un art industrialisé, c'est perdre la partie de gaieté de cœur.

Aucun peuple n'est plus à même que la France de comprendre actuellement la question. Ailleurs, les nécessités politiques et sociales exercent un trop tyrannique pouvoir et la chaîne est rompue, momentanément sans doute. Comprenons la haute mission qui nous est réservée de concevoir les lois qui présideront à la culture de demain. Nous serons les pionniers de l'avenir, ou nous serons en dehors du jeu. Ce point de vue nationaliste n'est pas le plus important, mais, égoïstement, il n'en est pas moins d'une singulière importance. Faudra-t-il que des égoïsmes mesquins, des ambitions bornées et immédiates s'opposent à ce que nous cherchions et à ce que nous trouvions les hautes solutions aux angoissants problèmes d'une des crises les plus tendues qu'ait traversée l'humanité?

Robert BERNARD.

La musique par disques

La grève soutenue des fabricants de disques arrête en ce moment l'édition sonore. Depuis un bon mois, nous n'avons reçu aucune nouveauté. Etant en retard avec l'excellente « Anthologie sonore », nous allons revenir un peu en arrière pour parler de ses dernières nouveautés...